

ÉPISODE 5

J'OBSERVE LA VIE MARINE ET JE M'INTERROGE

« VOIR, COMPRENDRE, AIMER, RESPECTER »



Dans sa rubrique ici centrée sur la faune de Méditerranée, Jacques Dumas nous emmène tout d'abord à la découverte d'un poisson aux mœurs encore mystérieuses et rarement rencontré par les plongeurs : la baudroie. Puis il s'intéresse aux pontes des calmars et autres gastéropodes, à quelques espèces méconnues de vers et d'hydrides pour finir par creuser la question de savoir qui donc trône tout en haut de la chaîne alimentaire. Photos de l'auteur.

■ LA BAUDROIE

La baudroie commune (*Lophius piscatorius*) n'a certes pas un physique facile (photo ci-dessus). Mais ce n'est pas une raison suffisante pour justifier le peu de choses que l'on sait sur ce poisson, que les plongeurs ne voient d'ailleurs pas très souvent, même au printemps qui est la saison la plus propice pour aller à sa rencontre. Si l'animal passe souvent inaperçu, c'est à cause de son mimétisme incroyablement efficace pour un aussi gros poisson. Mais est-ce la seule raison ? Il peut paraître étonnant de constater que toutes les observations dans la réserve du cap Roux sont systématiquement en avril alors que les sites sont explorés régulièrement toute l'année. Tout ceci m'a donné envie de partager quelques infos sur cet animal à la tête plutôt effrayante.

> [Peau visqueuse, dents effilées et large bouche](#)

Il est bien rare que le poissonnier se risque à mettre sur son étal un spécimen avec la tête, au risque de dégoûter les clients. Il faut bien dire que la gueule de la baudroie est énorme, elle représente plus de la moitié de son poids avec en prime une bouche sur toute la largeur et des dents effilées et recourbées vers l'intérieur. Afin de parfaire le camouflage, des appendices ramifiés bordent la tête et la moitié du corps. Poisson sans écailles à la peau visqueuse de couleur marbrée, dont la couleur varie avec le substrat, un adulte mesure entre 70 cm et 2 mètres pour une bonne quarantaine de kilos. Des trois premiers rayons épineux mobiles de la nageoire dorsale le premier se termine par un lambeau de peau qu'elle utilise comme un appât qu'elle peut ainsi agiter au bout de sa ligne devant la bouche pour attirer les poissons ou crustacés imprudents. Le malheureux qui s'approche sera englouti en l'espace d'un instant. Elle porte alors bien son nom de piscatorius signifiant pêcheur. L'animal chassant à l'affût, nageur plutôt lent, est comme on s'en doute benthique vivant sur tout type de fond, sableux, vaseux, rocheux, herbiers...

> [Une reproduction migratrice ?](#)

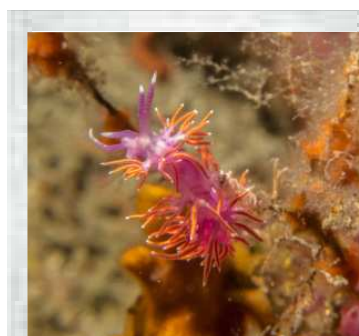
Avant d'être en âge de reproduction il faudra attendre cinq ans chez les mâles (50 cm) et trois ans pour les femelles (35 cm) sur nos côtes. Des océanographes portugais et espagnols, en examinant les pêches des côtes espagnoles et portugaises, sur une année, soit environ 1 300 spécimens, la taille et l'âge des individus matures serait de 94 cm et 14 ans pour les femelles, pour 50 cm et six ans chez les mâles. Le faible nombre de femelles dans l'échantillonnage les a menés à penser que l'espèce effectuerait des migrations pour se reproduire. Le biais est évident puisqu'il ne s'agit que des pêches et non d'observations in situ, mais plausible faute d'autres éléments. Une autre étude très voisine sur cinq ans en Méditerranée montrerait que les femelles y sont en moyenne plus petites (68 cm).



Ponte d'ombrelle.



Doris géante.



Flabelline.



Ombrelle.

Ouvrons une parenthèse ici pour souligner que toute surpêche dans la zone où cohabitent jeunes et adultes serait par conséquent dévastatrice et préjudiciable au maintien de l'espèce. Même si aucune étude ne permet à ce jour de mesurer l'impact des chalutages intensifs ou des pêches au filet utilisées de façon peu ciblées, il conviendrait de s'interroger sur l'état des stocks nécessaires au maintien de l'espèce. En attendant, les Français en raffolent et en sont les principaux pêcheurs sur le plateau celtique et dans le golfe de Gascogne. Quant à nos plongeurs du cap Roux qui côtoient, sans la voir, une énorme baudroie mesurant certainement plus d'un mètre, l'individu ne peut être que femelle mature, âgée d'au moins dix ans. Mais où donc se reproduit-elle ? Où pond-elle ses œufs ? Où se cachent les jeunes ? Mystère... Ce que l'on sait simplement, c'est que la baudroie commune remonte au début du printemps, vers des fonds moins importants, probablement pour le frai car elle disparaît à nouveau à peine quelques semaines après, probablement pour aller pondre quelques millions d'œufs sous forme d'un ruban qui peut mesurer 90 cm de large sur 9 à 10 mètres de long. Ce sera ensuite à l'approche de l'été qu'écloront les petites larves d'1 cm qui erreront dans le plancton le temps d'engraisser et lorsqu'elles atteindront 5 cm, s'empresseront de regagner le fond.

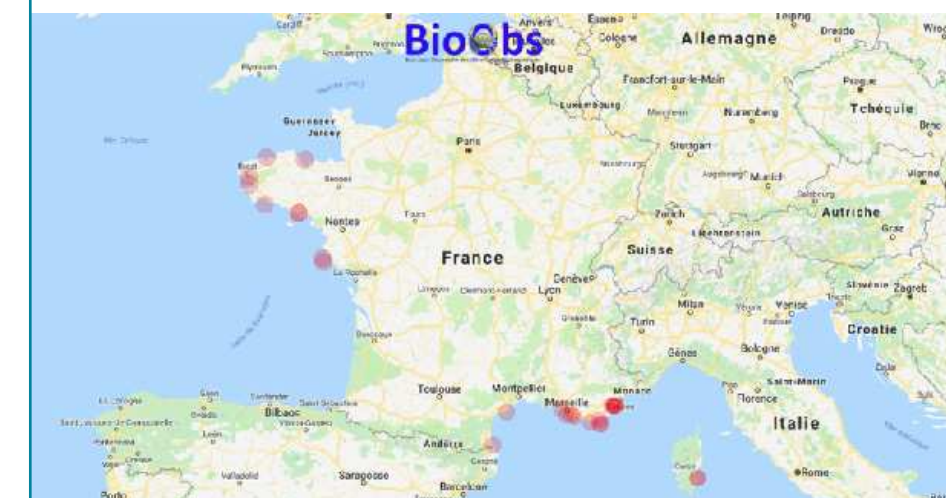
> [L'insolite et terrifiante reproduction de la baudroie abyssale](#)

En plus de son aspect effrayant sa cousine, la baudroie abyssale, de plus petite taille, aurait des pratiques reproductrices peu recommandables : le mâle de plus petite taille mord la femelle et sécrète ensuite une enzyme qui va faire « fusionner » sa bouche avec le corps de la femelle : un lent processus dégénératif se met alors en œuvre. Le mâle perd son système digestif et c'est alors le système sanguin de la femelle qui va l'alimenter. Il va se dégrader progressivement, perdre son cerveau, puis tous ses organes vitaux, et en dernier ses yeux. À la fin, seule reste une paire d'organes reproducteurs. La femelle se servira alors quand elle en a besoin des spermatozoïdes pour féconder ses ovules le moment décidé, ceci durant plusieurs années. Une femelle peut avoir 4 ou 5 mâles « accrochés » à ses basques. Une pratique peu enviable en particulier, bien sûr, pour ces messieurs...

La baudroie commune a-t-elle des pratiques voisines ? Selon Patrick Louisy, bien connu des plongeurs, chercheur et directeur scientifique de l'association Peau-Bleue, ce n'est pas le cas puisque les mâles atteignent la maturité à une taille plus grande que les femelles.

Au final, nos connaissances sur la baudroie ne sont que fragmentaires et partielles. Car en dehors des nombreuses études visant à mesurer la taille des individus pêchés, il y a encore beaucoup à apprendre, de nombreuses questions, notamment sur sa reproduction, restant en suspens.

La répartition des observations BioObs de la baudroie commune semble assez équilibrée entre littoraux Atlantique, Manche et Méditerranée. Pour cependant moins de 50 observations pour les milliers de plongées que compte la base de données...



■ LES PONTES DE CALMAR, D'OMBRELLE ET AUTRES LIMACES

En forme d'étuis blancs contenant chacun une bonne centaine d'œufs, la ponte du calmar est le plus souvent suspendue à tout ce que l'animal trouve de disponible offrant un courant suffisant à une bonne aération : gorgone, voûte rocheuse, algue... Le plongeur aura beaucoup de chance d'assister à l'éclosion des bébés calmars qui a lieu après trois à quatre semaines d'incubation. Ces derniers rejoindront ensuite le plancton, où ils peuvent alors être observés en pleine eau (s'ils ne sont pas dévorés avant). Quant aux parents, vous augmenterez significativement vos chances de rencontres en plongée de nuit, l'animal ayant des mœurs plutôt nocturnes. Au fait, savez-vous qu'un calmar ne se reproduit qu'une seule fois et meurt ensuite ? Un don de soi de la génération qui précède chaque enfantement...

L'ombrelle (*Umbraculum umbraculum*) est un grand gastéropode pouvant atteindre un bon 20 cm de dia-



Ponte de calmar.

mètre. Il porte bien une coquille mais celle-ci, bien plus petite que le corps, ne lui permet pas de se protéger. Heureusement elle se recouvre d'épibiontes et son aspect très mimétique fait que malgré une taille imposante il est bien moins visible qu'une petite doris dalmatienne ou une flabelline d'un centimètre ou deux tout au plus. La ponte, tout aussi imposante que l'animal, d'un blanc immaculé, est bien plus aisée à voir car son diamètre équivaut à celui de l'ombrelle (voir photo x). Les observations relevées dans BioObs sont rares, alors aiguisiez votre regard.

Et les autres limaces ? Les flabellines (en pleine action de ponte sur l'image x) entortilleront leur chapelet d'œufs autour des hydraires.

■ LA SALMACINE ET SON HÔTE, LA GORGONE POURPRE

Le novice parlera de « trucs blancs accrochés aux gorgones pourpres ». Sauf que cette fois, il ne s'agit pas de la ponte de quelque animal mais de la salmacine, un ver très commun qui apprécie bien souvent comme support les branches de *Paramuricea clavata*. On en voit d'ailleurs pendant presque toutes les plongées mais souvent les plongeurs n'y prêtent pas attention. Ces « trucs blancs » prennent la forme de pelotes de tubes calcaires blancs très fins. Très cassants, prenez garde de ne pas tout détruire par un geste malencontreux. En y regardant de plus près ou encore mieux avec une loupe on peut distinguer de petits panaches plutôt translucides à la base rouge qui sortent aux extrémités des tubes. Il s'agit des branchies rétractables au moindre danger de ces petits vers coloniaux. En macrophoto on peut distinguer les cils du panache qui servent à capturer les particules alimentaires en les engluant dans un mucus, après quoi il suffit de les replier pour ramener à la bouche le festin.

■ LES HYDRAIRES APPELÉS PLUMES DE MER

À première vue, on pense qu'il s'agit juste de petites algues fixées au rocher. Et le plus souvent on passe sans s'arrêter car leur vision ne suscite pas l'intérêt. Atteignant parfois 15 cm de haut, ces « algues » en forme de plume (ce qui leur vaut leur nom) sont en fait des animaux coloniaux appelés hydraires. Un grossissement permet de distinguer les polypes reproducteurs ou gonozoïdes contenant les gamètes regroupés dans des corbules de forme souvent ovoïde le long de la tige centrale. D'autres polypes, dits nourriciers, distinguables uniquement au microscope se chargent de capturer le zooplancton (zooplancton) afin de nourrir la colonie. D'autres polypes jouent un rôle défenseur. Les amateurs de limaces y rechercheront leurs prédatrices, *Doto* et *Cuthona*.

■ PRÉDATEURS DE PRÉDATEURS

Thons, liches, mérours et dentis, comptent parmi les plus gros poissons prédateurs rencontrés en Méditerranée. Mais quelles sont donc les espèces qui chassent ces redoutables prédateurs ?

Le mérour(1) est un prédateur de fin de chaîne alimentaire. Grâce aux mesures de protection (mise en place d'un moratoire au début des années quatre-vingt-dix), au réchauffement climatique et à un sex-ratio maintenant favorable (un mâle dominant, c'est-à-dire âgé d'au moins 25 à 30 ans pour un harem de 10

femelles), les rencontres sont devenues plus fréquentes dans toutes les zones, protégées ainsi qu'également en dehors. Mais quels sont donc ses prédateurs, en dehors de l'Homme (dont la prédation d'ailleurs n'est pas de nature à favoriser un bon équilibre des espèces) ? Nous lui connaissons peu de prédateurs naturels si ce n'est les grands requins pélagiques que nous nous acharnons à exterminer volontairement ou pas. Cependant la nature est bien faite, selon l'abondance de nourriture, les prédateurs régulent eux-mêmes leurs populations et donc leur reproduction.

Sous l'appellation de thon, sont regroupées en fait trois espèces en Méditerranée, dont le fameux thon rouge (*Thunnus thynnus*), qui peut atteindre près de 700 kg. Ce grand pélagique est un super prédateur qui chasse en groupe, de la surface jusqu'à 100 m de profondeur. Il se nourrit de maquereaux, chinchards, sardines, calmars et crustacés. Le denti (*Dentex dentex*), tout comme le thon, est un redoutable prédateur qui affectionne les petits poissons, céphalopodes et crustacés. Lui aussi chasse sars, sardines et poulpes en petits bancs d'une dizaine d'individus. Heureusement, sa méfiance légendaire lui évite d'être trop souvent victime des flèches des pêcheurs sous-marins. Quant à la liche ou sériole (*Seriola dumerili*), il s'agit d'une carangue pouvant atteindre une centaine de kilos, traquant elle aussi les bancs de petits poissons du large (et parfois en quelques occasions un jeune denti imprudent...).

Tous ces super-prédateurs n'auraient que l'orque comme prédateur. Les orques ne connaissent aucun prédateur mais sont les prédateurs de tous : baleines, dauphins, éléphants de mer, phoques, requins, thons, harengs, saumons... Chaque orque mange environ 3 % de son poids par jour en poissons et mammifères. Les thons notamment, peuvent aussi être la proie de grands requins comme le grand requin blanc. En effet, dans les contenus stomacaux de grands spécimens pêchés ont été trouvés des thons (ainsi que des raies, d'autres requins, des crustacés, des mammifères, des reptiles et des oiseaux). Vu la faible abondance de requins blancs en Méditerranée et des populations d'orques déclinantes tout cela nous ramène encore une fois à l'Homme, qui n'est pas un prédateur naturel de la chaîne alimentaire marine, et qui est la cause de tous les déséquilibres, les appétits financiers l'emportant largement sur les pratiques durables.

La pêche industrielle, grâce à des lobbies efficaces, a depuis longtemps supplanté la petite pêche locale, et a conduit à l'épuisement programmé des stocks de poissons, dont on commence à envisager la fin à court terme si les pratiques actuelles ne sont pas modifiées. ■

(1) Pour en savoir plus sur le mérour, découvrez le site du GEM (Groupe d'Études du Mérou) : www.gemlemerou.org. Retrouvez aussi toutes les espèces citées dans ces pages (ainsi que de nombreuses autres) sur le site DORIS (doris.ffessm.fr) et leurs observations faites par les plongeurs sur le site BioObs.fr.

> Pour en savoir plus :



* Retrouvez l'épisode 1 dans le Subaqua N° 280 (septembre octobre 2018), l'épisode 2 dans le Subaqua N° 281 de novembre décembre 2018, l'épisode 3 dans le Subaqua N° 283 de Mars avril 2019, l'épisode 4 dans le Subaqua N° 284 de mai juin 2019